
M A N U S C R I T

UN PARADIS BÉTONNÉ

de Dermot Bolger

Traduit de l'anglais (Irlande) par Emile-Jean Dumay

cote : ANG08N767

Date/année d'écriture de la pièce : 2004

Date/année de traduction de la pièce : 2006

**M A I S O N A N T O I N E
V I T E Z
centre international de la traduction
théâtrale**

DERMOT BOLGER

UN PARADIS BETONNÉ

TITRE ORIGINAL : FROM THESE GREEN HEIGHTS

2005

traduction Emile-Jean DUMAY.

PERSONNAGES

DESSIE : homme entre quarante et cinquante ans.

CHRISTY : père de Dessie.

CARMEL : mère de Dessie.

MARIE : compagne de Dessie.

JANE : mère de Marie.

TARA : fille de Dessie et Marie, 10 ans.

SHARON : sœur de Marie, entre 18 et 22 ans.

UNE DROGUÉE , 25 ans.

Nota : une seule actrice pourra le cas échéant jouer
Tara, Sharon et la Droguée.

L'action se situe en 1966 et 2004.

La pièce est à jouer sans interruption.

ACTE UN

Lumière douce. La scène est presque entièrement occupée par trois rampes reliées entre elles et situées à des hauteurs légèrement différentes afin que les acteurs passent facilement de l'une à l'autre. Ces derniers peuvent également occuper une position assise sur le devant de ces rampes ou au fond ; ils peuvent aussi bien utiliser le devant de la scène. Rien n'empêche d'ailleurs d'envisager un autre décor . En dehors des rampes, à droite et à gauche de la scène, une rangée de chaises se faisant face : ainsi les acteurs qui, momentanément, ne sont pas engagés dans l'action, peuvent y prendre place et devenir les observateurs de ce qui se déroule devant eux. De cette manière les acteurs sont pour ainsi dire à leur tour « spectateurs de l'intérieur » : par leur présence ils écoutent et soutiennent le récit des autres. Les vivants et les morts sont sur un pied d'égalité. Dans la lumière douce du début tous sont alignés devant le rideau de fond (représentation écrasante et abstraite des grands ensembles), à l'exception de la DROGUEE qui traverse la scène pour venir se planter devant les spectateurs.

LA DROGUEE. – C'est la voix de qui ?
Qui appelle dans l'escalier ?
Un spectre coincé dans la cage de
L'ascenseur ?
Un enfant rieur qui jouait ?

Tout !

les baisers, les serments les caresses
les querelles, les bagarres, les nez en sang
les visages perdus à la fenêtre du dixième
les huissiers houspillant les mauvais payeurs

les whiskeys, les valium, les cigarettes,
les couples main dans la main dans les cuisines
les enfants virevoltant dans la lumière d'août
les gamins galopant sur le dos d'un cheval
Ces voix ne s'arrêteront donc pas de chuchoter
Pour se faire entendre non sans mal au
milieu de ce chahut ?
Bruit des vies finies et des vies commencées,
Celles des vivants et des morts de Ballymun.

La DROGUEE et le reste de la troupe partent en file indienne s'asseoir à droite et à gauche, tandis que la pleine lumière se fait et que se détache DESSIE : celui-ci pose par terre une valise avant de venir sur le devant de la scène. Ses parents, CHRISTY et CARMEL, sont debout, chacun sur une rampe différente, à sa droite et à sa gauche. Tous deux, un peu plus haut que lui, donnent l'impression de se pencher sur lui comme pour le protéger.

DESSIE. – Cette année-là c'est l'Angleterre qui avait gagné la Coupe du Monde et ça avait bien embêté mon père et Denis Law. Je m'en souviens pas, j'avais que cinq ans. Mais je me rappelle bien qu'on est sortis, un dimanche après-midi. Ma mère avait fait des tonnes de sandwiches dans la cuisine du tout-petit appartement de Bolton Street au centre ville comme si on partait en expédition au fin fond de la Mongolie ou d'un coin perdu d'Irlande. Papa revenait d'écrire une lettre pour un voisin : il m'a mis debout sur la table, pour me faire rire en me disant « tu vas voir un peu la maison neuve qu'on va nous construire, ça va s'élever dans le ciel comme

une fusée ». On ne se contentait pas de déménager, autant dire qu'on montait au ciel. Les mots m'avaient frappé, parce que j'avais compris « mon thé » « au ciel ». Je ne sais pas ce que j'avais imaginé, peut-être un arbre à thé dans une campagne toute verte suspendu tout en haut au milieu des nuages : le coin rêvé pour les pigeons voyageurs de mon père, une forêt où je pourrais cueillir, en me penchant à ma fenêtre, des fruits dorés. Je me rappelle seulement qu'on a attendu un bus et qu'on a fini à pied...

CHRISTY. – (*Il s'avance et se place à côté de la valise, derrière DESSIE. Il est tout près de lui.*) ...et qu'on a fini à pied, merde oui, marché et marché, des kilomètres. Après Albert College on s'est aventuré dans des terres inconnues. Sincèrement, je le connaissais, le coin, mieux que je voulais bien dire. C'était l'époque des bonnes amies : je ressemblais, vraiment bizarre, à Johnny Weissmuller, le champion olympique de natation qui s'élançait, presque tout nu dans les lianes dans les films de Tarzan.. C'est plus d'une fois que j'étais allé par là en vélo avec une nana sur le cadre ; on essayait de se trouver un petit coin tranquille pour nos explorations. Bon, mais je ne pouvais pas tellement raconter à la patronne mes leçons d'histoire naturelle un peu spéciales. Ce dimanche là il y avait deux ou trois indigènes un peu ahuris qui traînaient dans le coin. Ils étaient sortis de leurs petites maisons de Dubber Cross, attirés par des emplois qu'on leur avait promis dans la nouvelle usine de béton installée sur place. Il y avait aussi des gars des tourbières sur leurs bicyclettes noires : les pellicules visibles sur leurs complets noirs donnaient un peu de couleur locale. Ils étaient là à bailler devant les tours d'habitation qui poussaient dans leurs champs, comme des espèces de vaisseaux spatiaux venus d'ailleurs avec des panneaux de la mairie de Dublin qu'on aurait dits récupérés à une brocante de la guerre des étoiles.

DESSIE. – Il y avait des masses de gens venus de Finglas et de Santry et des résidents mécontents des lotissements privés juste à côté, comme celui de Pinewood, qui se plaignaient de ces nouveaux débarqués, alors même que les fondations de leurs propres maisons sortaient tout juste de terre. Ça faisait bizarre de ne connaître personne alors que j'avais l'habitude de jouer avec une bande de plus grands où je me sentais bien. C'est peut-être que je n'avais jamais rien su du vaste monde, mais.....

CHRISTY.- ...et je ne pouvais rien dire devant la patronne, mais....toute cette nouveauté me faisait une sacrée peur.

DESSIE et CHRISTY se tournent pour regarder CARMEL à leur gauche tandis qu'elle parle, cependant ils restent tous trois à leur place.

CARMEL. – Moi j'avais pas peur du tout. J'étais tout excitée de partir de Bolton Street ; c'est que moi j'avais vu les pompiers emmener des cadavres d'enfants quand un logement délabré s'était écroulé sur eux. Alors, après ça, je ne m'étais plus jamais sentie en sécurité dans nos deux pièces. On n'avait pas eu à évacuer les lieux comme certains, mais les nuits où le vent soufflait, au moindre craquement on s'attendait à voir le toit nous tomber dessus. Le Ministre chargé des Affaires Locales, Neil Blaney, m'apparaissait comme un Moïse gigantesque, un homme des tourbières, chargé de nous faire tous sortir de là pour nous mener à la Terre Promise. *Ard glas* – les Buttes Vertes – c'est comme ça qu'il avait voulu appeler l'endroit. Les appartements de Ballymun n'étaient pas finis ce fameux dimanche où on y est allés. Ils n'avaient pas encore dessiné les hectares de vergers qu'avait promis Blaney, où les enfants pourraient courir au crépuscule et les terrains de jeux que l'on ne voyait d'habitude qu'au cinéma dans des films sur New-York. Il n'y avait pas encore de commerces, ni d'écoles, ni de centre

médico-social. Mais tout ça c'était promis et déménager pour Ballymun c'était presque aussi chic que d'aller s'installer en Amérique.

DESSIE recule jusqu'au bord de la rampe ; à la hauteur de ses épaules se tiennent CHRISTY et CARMEL de sorte que tous trois, comme dans une photo de famille, lèvent les yeux, interdits. DESSIE, quant à lui, se conduit comme un enfant frappé d'effroi.

DESSIE. (*tirant la manche de sa mère*) – M'man, à quel étage on va habiter ?

CARMEL. – Je sais pas encore, Dessie, mais ils seront tous magnifiques quand ils seront finis.

DESSIE.- Dis, p'pa comment tes pigeons ils vont trouver leur chemin pour venir ici ?

CHRISTY.- Ben, la mairie va sûrement peindre des pancartes sur les toits à Drumcondra : y'aurait écrit « *Par ici les pigeons malins* ».

DESSIE. – Mais les pigeons ça sait pas lire, p'pa.

CHRISTY. – Qui a dit ça ? Y a des gens qu'aiment pas lire, ça donne mal à la tête à ta mère, mais pourquoi tu crois que je garnis leur cage avec des journaux. Ils se plaignent toujours que tu mets trop de temps à les lire !

CARMEL (*souriant*). – On ne va plus se reconnaître ici, fiston.

CHRISTY (*comme se parlant à lui-même tandis que DESSIE s'en va explorer le fond de la scène*). – On ne va plus connaître personne non plus.

CARMEL. Tu disais quoi ?

CHRISTY (*pris de court*). – J'disais que je ne trouverais pas mon chemin ici. De ma vie j'ai jamais dépassé Drumcondra...que ce soit avec des filles...

CARMEL. – Y a un garçon qui m'a amenée ici une fois.

DESSIE s'assied sur la scène, il écoute.

CHRISTY . – Quel garçon ?

CARMEL. – Sur son vélo.

CHRISTY. – Merde, j'espère que son vélo a crevé.

CARMEL. – On a descendu un chemin, il y avait un ruisseau au bout et alors une femme est sortie d'une grosse ferme en charrette, et rien qu'à voir la tête qu'elle faisait, c'était sûr qu'elle était Protestante. Sous les arbres c'était plein de moustiques, et fallait sentir l'odeur de la bouteille de lait qu'il avait dans sa poche : avec la chaleur, il avait tourné.

CHRISTY . Il aurait mieux fait de pas enlever sa veste.

CARMEL.- C'était bien innocent. J'avais seize ans et je travaillais à l'atelier de couture. Lui, il était apprenti imprimeur dans Dominic Street. Tu serais jaloux ?

CHRISTY. – Jaloux d'un type de Dominic Street ? Tu rigoles. A Dominic Street y sont tout juste sortis de la grande famine. Il avait sûrement volé le vélo et trouvé sa veste sur une décharge. Tu peux bien aller te balader à Sililogue Lane sur un vélo avec tous les minables que tu voudras.

CARMEL (*pour le taquiner*) . - C'est pas moi qu'ai dit Sillilogue Lane !

CHRISTY. – Ah, bon ! J'ai deviné juste ! (*Il la serre dans ses bras*) Des fois dans la vie j'ai de la chance.

CARMEL. – De la chance gros comme quoi ?

CHRISTY. – De la chance comme c'est pas possible

DESSIE les regarde partir à gauche vers le bout de la scène , tandis que sa fille TARA (10 ans) se lève de sa chaise, à droite, et traverse la scène pour venir près de DESSIE. Pendant un moment elle ne parvient pas à attirer son attention.

TARA.- Papa ? Maman dit qu'il faut qu'on sorte les caisses dans l'entrée. Tu ne fais rien et nous on se crève.

DESSIE (*il regarde autour de lui et se lève*). – J'arrive, Tara, j'étais seulement en train de.

TARA. – Dis, papa, Papy et Mamy ont été les premiers à habiter ici ?

DESSIE. – Tu veux dire dans l'appartement ou à Ballymun ?

TARA.- Dans l'appartement. Je veux dire, personne n'habitait à Ballymun avant qu'on ait construit tout ça, si ?

DESSIE.- Mon père m'a raconté un jour qu'ici, en 1900, il y avait trente-quatre habitants et en tout huit maisons ! Sans compter les renards et les blaireaux qui couraient en liberté. S'ils revenaient maintenant ils auraient le choc de leur vie !

TARA (*lui prenant la main*). – Mais il n’y a pas de revenants dans cet immeuble, hein, papa ?

DESSIE. – Non.

TARA. – C’est bien vrai, ça, papa ?

DESSIE. – Je vais te dire, s’il y en a, ils pourront occuper la place une fois qu’on aura fini de faire les valises et qu’on aura refermé la porte ce soir.

TARA. – Et notre nouvelle maison, elle sera comment ?

DESSIE (*avec un sourire un peu forcé*). – Parfaite, comme disait maman. Attends simplement qu’elle soit finie.

TARA sort ; pendant ce temps CARMEL se retourne et va s’agenouiller à côté de la valise, qu’elle ouvre. Elle se met alors à en sortir des vases enveloppés dans du papier journal. DESSIE a sorti de sa poche de veste une voiture miniature. Il se met à plat ventre, à droite de la scène et joue avec.

CARMEL regarde, exaspérée mais sans méchanceté, tandis que CHRISTY les observe.

CARMEL.- Tu vas rester là, à ne rien faire d’autre que rêver ?

DESSIE (*il dépose sa voiture miniature*). - Je r’gardais, M’man.

CARMEL.- On va avoir tout le temps de r’garder quand on s’ra installés. (*s’adressant à CHRISTY*) Tu as donné un pourboire à Monsieur McCarthy pour la peine qu’on s’est servi de son camion ?

DESSIE s’avance, tout seul, et fait semblant de regarder depuis un balcon.

CHRISTY. Je lui ai donné deux ou trois shillings pour qu'il se paye une pinte, comme s'il ne nous avait pas déjà assez pressurés. C'est lui qu'on aurait dû faire payer. Il s'est donné du bon temps à monter et descendre dans l'ascenseur. Nous, il fallait qu'on tienne dedans avec tous les meubles que les gens amènent avec eux. Il me demande d'écrire à la mairie pour une histoire de permis : il dit qu'une lettre écrite à la main ça va aussi bien qu'une tapée à la machine.

CARMEL.- Et tu vas écrire ?

CHRISTY.- Oui, c'est toujours à tenter. Si on peut pas aider ses voisins, même ses ex-voisins ! Il connaît les Brennan qui ont emménagé dans l'appartement en face. Des gens de Hatch Street. (*s'adressant à DESSIE*). Fais attention sur ce balcon, Dessie.

DESSIE (*tout excité*). – D'ici on voit la terre entière. Dis, maman, où ils seront les pommiers et tout ça ?

CHRISTY. – Les pommiers ? Un employé communal, tout ce que je lui ai vu planter, c'est ses pieds dans du quarante-cinq fillette et encore il lui faut une demi-journée. Tu sais, tu s'rais plus sûr d'avoir des pommiers si tu jetais toi-même des pépins par la fenêtre !

DESSIE est revenu s'agenouiller à côté de CARMEL et de la valise.

CARMEL.- Fais pas attention à lui, petit. Je sais bien, pour l'instant, c'est rien qu'un chantier et de la boue partout, mais attends un peu que Ballymun soit fini. On va être heureux ici, (*soudain inquiète*) tu ne crois pas, Christy ?

CHRISTY.- Sûr que si. Evident qu'à cette hauteur on est déjà moitié montés au paradis. Même mes pigeons vont attraper le

vertige. Ce s'ra vachement bien : toi, moi, Dessie et, dans quelques temps, deux ou trois petiots en plus pour lui tenir compagnie. (*Il s'essuie le front*) Par tous les saints, qu'est-ce qu'il fait chaud ! Est-ce que la mairie arrête un jour le chauffage. C'est déjà assez dur de s'habituer au chauffage central avec des radiateurs qu'on peut même pas fermer !

CARMEL.- Sûr que tu saurais pas les fermer, t'as jamais vu de ta vie un radiateur ! Ils disent que ça s'allume quand dehors la température descend plus bas que soixante degrés Fahrenheit ? Dis, Christy, c'est chaud ou c'est froid, soixante degrés Fahrenheit ?

CHRISTY. – Je ne sais pas, sauf que ça m'a l'air une température de serre tropicale au Jardin des Plantes. Peut-être que les arbres qu'ils veulent planter, c'est des putains de bananiers dans les appartements. Je vais te donner un conseil : pas question de porter un pagne en feuilles de cocotier surtout si par hasard le voisin est un apprenti imprimeur !

DESSIE repart jouer au fond de la scène à droite avec son auto miniature.

CARMEL.- Tu peux prendre un bain ce soir.

CHRISTY.- Je prends un bain tous les vendredis soir, même si j'en ai pas besoin.

CARMEL.- Imagine un peu, Christy, tu peux en prendre un tous les soirs, sans avoir besoin de monter le charbon à l'étage. Tu te rends compte ?

CHRISTY.- Oh, attends ! La crasse ça protège du froid...

CARMEL fouille dans la valise et en sort une vieille brosse qu'elle lui lance.

CARMEL (*d'un ton assuré*).- Allez, va te laver, et bien.

CHRISTY (*résigné*) Bien, madame !

CHRISTY s'en va vers la droite, suivi de CARMEL, qui laisse la valise ouverte et à-demi vidée, tandis que DESSIE se dresse : c'est maintenant de nouveau un adulte.

DESSIE.- Des foules de gamins partout, qui cognaient aux portes pour savoir si tu voulais jouer. M'man elle se faisait du souci parce que le terrain était drôlement loin. On me laissait pas descendre, sauf avec les gosses Brennan. Les autres venaient de partout : Bride Street, Thomas Street, et même de Coombe. A l'étage au-dessus les Flynn avaient été relogés pour un temps depuis que leur logement de Fenian Street avait été muré. Ils avaient même une fois passé une semaine dans la rue sous la tente. On les entendait se faire couler des bains à minuit rien que pour le plaisir. Mais d'habitude il y avait pas beaucoup de bruit, parce qu'on avait tous été triés sur le volet : des locataires modèles. C'est avec les Brennan qu'on est devenus vraiment amis. Pas des merdeux, comme disait Papa quand il croyait que j'écoutais pas. Pas comme les McGrath à côté. M'man disait qu'ils se donnaient des grands airs comme dans l'opéra. Leur grand-père habitait avec eux : un vieux docker qui restait assis sur le balcon toute la journée, qu'il pleuve ou qu'il vente, parce qu'il pouvait pas supporter l'air sec de l'appartement, et qu'il y avait pas de cheminée où il pouvait cracher. Sa vie c'étaient les cigarettes blondes et les fléchettes au pub : il est mort au bout de huit mois, d'isolement et de silence. (*CHRISTY se lève de sa chaise*) Le premier enterrement de l'immeuble. L'ascenseur est tombé en panne avec le cercueil coincé dedans et M'man a dit que, de toute façon, c'était pas le poids de ses péchés

qui l'avait cassé. Vachement bizarre cet enterrement, a dit Papa, avec des voisins qui essayaient d'être sympa. Mais qu'est-ce qu'on pouvait faire d'autre que de rester autour du corbillard, en-bas devant l'immeuble, dans la gadoue où des ouvriers n'avaient pas fini de poser des conduites, et puis de partir à pied avec un bon kilomètre à faire avant de prendre un bus pour aller en ville et finalement trouver l'église de Gardiner Street déjà fermée.

CHRISTY (*arrivant sur scène à droite, tandis que DESSIE s'en va à gauche et se retourne pour l'observer*).- Les McGrath se sont plaints à l'Office du Logement à cause de mes pigeons. Un responsable de la mairie est venu, colombophile lui-même. Il a dit qu'il était bien obligé d'enregistrer la plainte, mais il a cligné de l'œil et il m'a parlé d'un concours où il avait engagé deux pigeons, au Pays de Galles. Mes pigeons avaient besoin de se dégourdir les ailes, mais jusque là je ne les avais pas encore inscrits dans un concours. Je sais pas pourquoi. C'étaient pas des vedettes, pas des pure race, des corniots, comme les gens de Kildare. Un vrai colombophile leur aurait le cou et en aurait acheté d'autres. Mais mes pigeons me ressemblaient : pas bien vifs et pas à l'aise avec la nouveauté. Sincèrement je ne trouvais pas Ballymun bien pratique : fallait que je me batte pour monter tous les jours dans le bus après avoir fini ma journée à la menuiserie de Francis Street ; un bus toujours bondé où tout le monde fumait et où on ne voyait plus clair. Il y avait à Ballymun quelque chose de sinistre. C'était délirant de faire emménager des gens dans ce qui était encore un vaste chantier, que les bus n'arrivaient pas à desservir à cause de la boue : ils étaient obligés de s'arrêter un bon kilomètre avant ! L'agence qui devait construire le centre commercial est venue regarder une fois, mais ils n'avaient pas l'air pressés de revenir. Ou alors ils avaient des intérêts dans les camionnettes qui nous approvisionnaient en épicerie, en pain, en viande.

Bon, mais j'ai compris que c'était le moment de lâcher mes pigeons.

DESSIE (*avec une voix d'enfant*). – Les pigeons, ça va rien leur faire d'aller en bateau au Pays de Galles, hein, papa ?

CHRISTY. – Ils voyagent en première classe. Ils ont chacun leur cage en fer. (*se détournant de DESSIE*) Ils auront hâte que les cages s'ouvrent pour rejoindre ces milliers de plumes soudain répandues dans l'air comme un grand éventail, au moment où chaque pigeon cherche et trouve son chemin. Trouver *son* chemin, *son* chez-lui : voilà le mot-clé. Les pigeons étaient mes vrais détecteurs de mensonge : ils partageaient avec moi des sentiments que je n'arrivais pas à exprimer. Est-ce qu'un jour Ballymun serait leur chez-lui. Trois mois après notre emménagement, Carmel fit une fausse-couche. Enceinte de six semaines. On l'avait conçu dans l'ivresse de l'installation. On disait le bébé de Ballymun. J'aurais dit que c'était la faute à toutes ces douches, mais elle avait déjà fait deux fausses couches. Mais celle-ci, ç'avait été pénible, sans amie, sans personne à qui parler. Pourtant on n'avait pas renoncé, et cette fois il y avait de l'espoir. Elle l'aurait dans quatre mois, mais j'étais sur les épines et, je ne peux pas dire comment, ce bébé, dans ma tête, ne faisait qu'un avec les pigeons. Cet appartement ce ne serait vraiment chez nous que lorsque il serait plein de voix d'enfants et j'étais certain que les pigeons ne reviendraient pas si le foyer restait stérile, parce que leur instinct était infaillible. Ce samedi-là j'étais assis sur le balcon avec mes jumelles, bien avant que les premiers pigeons traversent la Mer d'Irlande. Le temps passait, passait et j'étais convaincu qu'ils étaient partis à Bolton Street et qu'ils voletaient, entrant et sortant par les carreaux brisés, et qu'ils se posaient sur les chevrons au milieu des souris. Et puis, enfin, on aperçut un point, qui s'approchait, un point parmi d'autres points dans le ciel et j'eus la conviction profonde qu'il était

un de mes oiseaux, et que tout irait bien. (*Il tend les mains comme pour cueillir un oiseau imaginaire*) . « Boule de neige » atterrit, un peu inquiet, puis se laissa prendre. Carmel et Dessie sortirent.

CARMEL se lève de sa chaise pour le rejoindre sur scène, accompagnée de DESSIE (un enfant maintenant) : il s'approche aussi pour compléter le tableau de famille.

CARMEL.- Le voici revenu...

CHRISTY.- J'en avais jamais douté. (*Il tient d'une main l'oiseau imaginaire et de l'autre il guide les doigts de DESSIE sur le ventre de CARMEL*). Dis-le, Dessie, ce sera un garçon ou une fille ?

DESSIE.- Une petite sœur, mais comment elle va faire pour sortir du ventre de maman ?

CHRISTY.- Je vais t'expliquer ça scientifiquement.

CARMEL.- Christy ! Si ma mère savait qu'il sait ce qu'il sait, ou même seulement le dixième !

CHRISTY.- Ballymun , c'est un Nouveau Monde, ma chérie. Finis les bébés dans les choux et les superstitions. Tu le sais, fils, comment elle va sortir ? Eh bien en hurlant et en pleurant de faim. (*Il tend à DESSIE un anneau invisible*) Enregistre les performances de Boule de Neige sur ce chronomètre, fiston, on pourrait peut-être enfin avoir un prix.

CHRISTY et CARMEL retournent s'asseoir. DESSIE, reste assis sur le bord de la rampe ; il regarde dans le vide tandis que MARIE,(la femme de DESSIE), entre, s'agenouille à côté de la valise, et met dedans ce que CARMEL en a

précédemment sorti. TARA entre, tenant à la main un chronomètre ; elle se met à genoux auprès de Marie.

TARA.- C'est quoi, maman ?

MARIE (*saisissant l'objet*).- Mon Dieu, ton père ne jette rien ! C'est un chronomètre, du temps où ton grand-père avait des pigeons voyageurs.

TARA.- Et ton papa à toi, il avait des pigeons ?

MARIE (*remettant l'objet dans la valise*).- Mon père considérait qu'il était au-dessus de ça. Un peu snob, qu'il était. Il signait ses chèques : Derek Farrell, licencié es lettres.

TARA.- C'est quoi licencié es lettres ?

MARIE.- Ça veut dire que tu sais dessiner des lettres.

TARA.- Tu veux que j'appelle encore papa ?

MARIE.- Laisse-le tranquille, ma puce. Tu es toute excitée ?

TARA.- J'ai un petit peu peur, maman. Et si j'aime pas notre nouvelle maison de Poppintree ?

MARIE.- C'est le risque. La vie c'est plein de risques, c'est pile ou face.

TARA.- Tu veux dire quoi ?

MARIE.- Ici, j'en ai vu des choses se passer, des bonnes et des mauvaises. Ça te fait comprendre comment chaque jour est un nouveau miracle.

TARA.- Et moi, je suis un miracle ?

MARIE (*fermant brutalement la valise pleine*).- Le plus beau miracle. Aide-moi, sinon on n'aura jamais fini nos bagages.

Elles sortent par la gauche avec la valise, tandis que DESSIE se retourne pour regarder les spectateurs.

DESSIE.- Je me suis réveillé et j'ai su tout de suite que quelque chose n'allait pas. Pas une question de bruit, car tout était silencieux, même l'ascenseur. On avait l'impression que l'air s'était comme congelé autour de l'immeuble et que les oiseaux de nuit avaient été en plein vol pétrifiés par le froid. Cela faisait un peu plus de dix-huit mois que l'on était ici. Puis la porte de ma chambre s'est ouverte et papa m'a sorti du lit en pyjama et m'a demandé et d'être brave ; j'avais encore les yeux ensommeillés qui me piquaient. . J'avais mal au ventre...

CARMEL (*toujours assise, sur la droite, à côté de CHRISTY*).- Avec ses petites mains, Dessie se frottait les yeux. Je voulais le porter mais j'avais peur. Je me tenais le ventre, parce que je savais que j'étais en train de perdre le bébé ; la douleur n'était pas normale, et l'enfant mourait et il y avait quelque chose chez moi qui mourait en même temps. Normalement je ne devais accoucher que dans sept semaines. Je voulais crier, mais je ne pouvais pas, parce que Dessie avait tellement l'air terrorisé...

CHRISTY (*assis*) .- ...alors je l'ai donné à Madame Brennan pour qu'elle le couche avec ses garçons. Et j'ai redemandé à Monsieur Brennan si ça ne lui faisait rien de conduire, et il m'a dit de ne pas raconter de bêtises. On s'est rendu compte alors qu'un petit con avait dû bousiller ce putain d'ascenseur, parce que deux ou trois heures avant il marchait. Alors on est descendus à pied dans le noir.

Ils se lèvent et, non sans difficulté, montent sur scène : CHRISTY soutient CARMEL tandis qu'ils font quelques pas.

CARMEL.- Une torture, le moindre pas ; je sentais l'enfant partir au milieu de mes douleurs et je priais pour ne pas avoir à m'allonger et faire l'enfant sur ces escaliers de béton. Je regrettais de ne plus être à Bolton Street, là où j'avais des bonnes voisines à chaque étage. Devant l'immeuble, dehors, il y avait deux jeunes sur le terrain vague et j'ai compris que c'était bien ça où on était : un terrain vague. On n'avait pas planté d'arbres pour que ma fille vienne s'y amuser. (*Elle tombe à genoux*) Et puis, à l'arrière de la Ford Anglia de Brennan, j'ai senti en moi qu'il n'y avait plus d'espoir, c'était fini ; on roulait devant des magasins pas finis et des terrains vides et je me suis mis à hurler, car j'étais pleine de sang. Ni Brennan ni Christy n'ont rien dit quand on allait à l'hôpital, parce que, il n'y avait rien à dire...

CARMEL se lève et sort. CHRISTY reste seul.

CHRISTY.- ... sauf que je voulais étrangler le petit con qui avait cassé l'ascenseur, et que je voulais tenir ma femme dans mes bras et lui dire que la veille au soir c'était un homme jeune qui était parti se coucher, et que le lendemain je m'étais réveillé soudain presque vieux.

DESSIE (*il se lève et vient du fond de la scène pour s'approcher de CHRISTY*).- Le lendemain matin les gosses Brennan, leur mère les a envoyés acheter des saucisses à la camionnette pour mon petit déjeuner, mais tout ce que je voulais, c'était que papa et maman reviennent.. Il y a que papa qui est venu : il m'a raconté que maman était à l'hôpital et que ma petite sœur n'était pas née mais au paradis, des centaines d'étages plus haut , là où il y avait pour de vrai des jardins tropicaux avec des pigeons qui volaient parmi les collines vertes. Elle n'avait pas été baptisée, mais son âme